

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 SEPTEMBRE 2013



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

En mission pour «démontréaliser» la littérature, Messier a brassé un livre de campagne, avec coyotes, voleur de viande, ouvriers agricoles payés au noir et descendant d'esclave maître du banjo.

William S. Messier, maître brasseur

Avec *Dixie*, son troisième livre, l'écrivain se joue de toutes les frontières

CHRISTIAN DESMEULES

Quelque part entre le canton de Bedford et Saint-Armand, en Estrie, tout au bout du rang Dutch, se trouvent «le noyau des forces de la vie» et l'épicentre de *Dixie*, le deuxième roman de Samuel S. Messier.

«À cet endroit précis, entre les pierres tombales anonymes, les cocottes résineuses et des centaines de niques à guêpes, émanent toutes les puissances du monde. Jusqu'ici, à travers strate après strate de matière et de courants d'air, se déversent les maux et les remords du temps.»

Après des nouvelles (*Townships*, 2009), puis un premier roman (*Épique*, 2010), on peut dire que d'un livre à l'autre, l'entreprise de l'auteur né à Cowansville en 1984 se précise. Il l'écrivait dans *Épique*: «Des récits insoupçonnés se cachent parmi nous. Il s'agit de les extraire du sol et de les polir quelque peu pour qu'ils deviennent des diamants indigènes.»

L'écrivain fouille une fois de plus le sol de son imaginaire personnel et familial, fort de sa fascination pour la frontière et de son penchant marqué pour la poésie de cour à *scrap* et la langue vernaculaire.

Occupation double

«Cette volonté d'habiter la région à travers la fiction, voire de me l'approprier, je vois ça un peu comme une occupation, au

sent militaire, confie William S. Messier en entrevue. *Un désir de rendre possible une sorte de continuité, même symboliquement, entre la culture du sud des États-Unis et la région de Brome-Missisquoi. Je retourne souvent en Estrie, mais l'éloignement fait en sorte que je n'ai pas le choix d'approcher la région à travers la fiction.*»

Une distance, bien entendu, qui conduit à une distorsion avec laquelle l'écrivain reconnaît s'amuser. «Si non, je ne ferais que des dépliant touristiques.»

«La frontière hante les gens comme un œil tout-puissant.» Ce lieu magnétique, chargé de symboles qu'il aime bien malmener, l'écrivain le peuple d'une faune bigarrée. On y aperçoit les fantômes du passé régional, des esprits damnés, des ouvriers agricoles payés au noir, un voleur de viande, un évadé de prison, un descendant d'esclave maître de banjo «aussi noir qu'une nuit de janvier», un coyote, des Armandois, des «faiseux de trouble en tout genre» et quelques «petits counes».

Gervais Huot, sept ans, est le principal protagoniste de *Dixie*. Le gamin souffre de cataplexie, une maladie rare qui le paralyse et altère sa conscience à la moindre émotion un peu trop forte. Il peut ainsi s'évanouir au passage d'un groupe de moissonneuses-batteuses sur lesquelles sont grimpés quelques gamins du voisinage qui lui font des pieds de nez.

Après qu'un bulldozer a rasé la butte derrière la maison des Huot, le petit Gervais, «muséologue» patenté, fait une découverte majeure: «Un banjo à cinq cordes dont les deux seules qui ne sont pas pétées frisent autour des clés et du pont comme les plus monstrueuses fardeaux.» L'instrument de musique devient une ancre pour le gamin, «son arme devant l'angoisse du quotidien». Il en aura besoin. Pour se protéger des coyotes, d'abord, et surtout parce qu'un prisonnier américain est en cavale depuis quelques jours, activement recherché par tout le monde des deux côtés de la frontière.

Sur le rang Dutch, si proche des «lignes» (comme on dit), tout le monde sait que la frontière est une passoire. Surtout pour les chevreuils, les jobeurs et la contrebande.

Aboutissement d'une obsession

«Dixie, c'est en quelque sorte pour moi l'aboutissement d'une obsession», poursuit William S. Messier. «J'ai toujours eu tendance, reconnaît-il, à voir la culture populaire et le vernaculaire comme une sorte de parasite qui vient un peu salir ce que le discours officiel voudrait laisser propre et tout lisse. Ce que j'aime aussi, en parallèle, c'est cette idée de créer une espèce de culture d'initiés. Et qu'elle soit réelle ou non, ça m'importe peu. C'est davantage l'idée de la créer et de la poser comme telle dans la fiction. Et de mettre le lecteur au défi de se plonger dans cette culture-là.»

D'où son recours à des termes qui vont venir, ici et là, «tirer l'écriture». C'est avant tout cette délicate tension entre l'oral et l'écrit qui

«J'ai toujours eu tendance à voir la culture populaire et le vernaculaire comme une sorte de parasite qui vient un peu salir ce que le discours officiel voudrait laisser propre et tout lisse»

William S. Messier

l'allume. «En plus, comme dans toutes les régions frontalières, il y a une sorte de porosité qui permet ce jeu.»

La présence de l'alcool frelaté, qu'on appelle *moonshine* dans la tradition populaire des Appalaches, du Kentucky au Maine, en passant, bien sûr, par les Cantons de l'Est, agit comme une sorte de leitmotiv dans le roman. La recette du procédé de vieillissement du *moonshine* en baril de chêne dans *Dixie* fait une demi-page et est à se rouler par terre: un t-shirt de Black Sabbath, une tasse de pinottes BBQ, des cennes noires et des vis galvanisées, un morceau de pneu de pick-up, «une roche de la grosseur de la tête d'un bébé». Et on en passe.

Comme pour l'équilibre fragile qui existe entre l'oral et l'écrit dans son écriture, tout est affaire de dosage.

Moonshiner littéraire

Au fond, lorsqu'on y pense, William S. Messier ne fait rien d'autre que de fabriquer son propre *moonshine*. Mais littéraire celui-là. Né d'un grand brassage d'influences littéraires et historiques, aromatisées de québécoisismes et d'un soupçon de réalisme magique. «J'avoue que je n'avais pas vraiment pensé à ça, reconnaît William S. Messier en riant. J'espère seulement qu'il n'est pas trop infect.»

On a rapproché son travail

VOIR PAGE F 2 : MESSIER



Michèle Lesbre, retour au monde du souvenir

Page F 4



La franchise du printemps érable de Victor-Lévy Beaulieu

Page F 6

Création tous azimuts à BANQ

ISABELLE PARÉ

L'année s'amorce sous le signe de la création à BANQ, avec une programmation éclatée où résonneront musique, danse, arts visuels, poésie et une nouvelle série de rencontres avec des artistes de tout acabit.

La salle d'exposition de la Grande Bibliothèque saluera dès octobre l'œuvre de l'artiste céramiste et graveur avec *Fleuve-René Derouin*, alors que le Centre d'archives de Montréal lèvera son chapeau aux livres d'artistes lors de l'expo *Louis-Pierre Bougie. 30 ans de livres d'artistes*. En avril, l'exposition *L'univers de Michel Tremblay*, produite par le Musée de la civilisation de Québec, ouvrira toute grande la porte sur la création de l'un de nos plus prolifiques dramaturges.

En novembre, la danse fera trois petits tours à la BANQ lors de l'exposition *Pas de deux... du conte au ballet*, qui embrassera l'imaginaire de quatre productions populaires des Grands Ballets: *Casse-Noisettes*, *La Scouine*, *Gisèle* et *Cendrillon*. Des photos de Roland Lorente proposeront un rendez-vous en 3D avec les personnages du conte de Noël *Casse-Noisettes*.

Rencontres et conférences

Au rayon rencontres et conférences, BANQ lance notamment la nouvelle série *d'Un art à l'autre*, conversation intimiste animée par Catherine Pogonat avec des artistes qui osent briser les barrières entre disciplines. Marc Séguin et Mara Tremblay se prêteront notamment au jeu.

En novembre, la Grande Bibliothèque se met au diapason de l'art lyrique avec *Place à l'art vocal*, deux concerts-causeries proposés en compagnie de chanteurs de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal.

De retour, la populaire série dans la Bibliothèque de... fouillera cette année les bouquins de Monique Giroux, Boucar Diouf, Louis-José Houde, Denise Bombardier et Michel Tremblay, alors que Dominique Poirier reprend le collier avec les conférences *Histoires d'immigration*. Le 19 septembre, la série *Poésie et jazz* se met à l'heure d'automne avec le trio Daniel Lessard et les poètes Tania Poggione, Danielle Fournier, Ian Ferrier et Robert Berrouet-Oriol. Le mois de novembre sera celui de la généalogie dans tous les centres d'archives du Québec. On pourra y explorer les archives utilisées pour produire l'émission *Qui êtes-vous?* que Radio-Canada diffusera le même mois sur les origines de personnalités du petit écran. Enfin, 70 ans du *Petit Prince* obligent, les enfants auront du Prévert et du Saint-Exupéry à se mettre sous la dent lors des spectacles *Contes pour enfants*. Plus d'info à banq.qc.ca.

Le Devoir

LIVRES

ENTREVUE

Aux origines du Québec d'André Vanasse

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Tout commence, dit André Vanasse, par une scène qui s'est déroulée il y a longtemps déjà, lors d'un lancement de livre. L'éditeur André Vanasse rencontre un jour quelqu'un qui lui parle de tout et de rien, comme il est convenu lors des lancements de livre. Puis ce monsieur en vient à parler des origines juives de la population québécoise.

«J'ai été intrigué. Ce gars me disait à quel point l'origine juive de nombre de Québécois était une chose méconnue, affirmant même que «Vanasse» avait aussi des racines juives. J'ai été vraiment très intrigué.»

Jean-Marie Gélinas, un passionné de cet aspect méconnu de notre histoire, intéresse du fait même André Vanasse. «J'écoutais Gélinas et je trouvais décidément toute cette histoire fascinante. Je voulais qu'il écrive un essai sur la place de la culture juive dans nos racines. Mais il n'avancé pas... J'ai fini par laisser tomber. Sauf que l'idée a germé en moi petit à petit, sans que je m'y attende, sur un mode romanesque.»

Des années plus tard, voici le roman: *La flûte de Rafi*. «C'est un roman historique. Mais comme je le dis au début du livre, je réclame le droit de ne pas rechercher la vérité. L'écriture du roman historique est descriptive, avec des moments plus humains. Pour moi, il s'agit d'une écriture du roman qui est particulière par rapport à ce que j'ai pratiqué jusqu'ici. J'ai volontairement coupé des dizaines de pages où je m'attardais à des aspects qui étaient trop historiques. Je ne voulais pas plus d'informations que d'action. Et surtout, je voulais faire un livre heureux. Il y est question de la trajectoire de Juifs que je suppose compter parmi mes ancêtres, mais je n'avais aucune intention de traiter de leurs malheurs, des pogroms, de tout ça.» On a insisté pour qu'il en ajoute de ce côté. Il a dit non. «Non! Non! Je voulais aller ailleurs. C'est terrible, tout ça. Oui. Mais je me proposais de faire autre chose. Et c'est ce que j'ai fait.»

L'identité

L'auteur de *La saga des Lagacé* s'attache plutôt à donner un sens romanesque à l'origine des Vanasse en Amérique. «En fait, je voulais surtout montrer par là que tout est beaucoup plus compliqué qu'on a voulu le croire ou nous le faire croire. Je suis certain que nous fai-



Dans *La flûte de Rafi*, André Vanasse, auteur de *La saga des Lagacé*, s'attache à donner un sens romanesque à l'origine des Vanasse en Amérique.

sons fausse route à nous imaginer une sorte d'unité originelle qui serait au fondement du peuple québécois. Au contraire, tout est très mélangé, très complexe. Mes origines et celles de ma femme sont très variées, comme pour tout le monde que je connais. Quand j'étais petit, on disait qu'il n'y avait pas d'Amérindiens dans nos familles, alors qu'en vérité, leurs noms avaient été camouflés par des prénoms catholiques. Les gens qui pensent encore que nous avons une lignée commune toute catholique et toute simple ne vont pas voir au fond des choses.»

L'exemple de Louis-Martin Tard, son ancien directeur de collection chez XYZ, lui revient souvent en mémoire. «Louis-Martin voulait léguer un testament. À ceux, plus jeunes que lui, qui demandaient depuis quand il était devenu Québécois, il répondait: «Depuis plus longtemps que vous!''»



En plongeant jusque dans l'aube de ses origines, André Vanasse souhaite en quelque sorte se livrer à une généalogie du temps présent. «Je voulais montrer sous forme romanesque la complexité de tout ça. Et il était hors de question pour moi de le faire sur un mode triste», dit-il en riant.

Printemps 1626, dans une ville de Pologne, Pawel entreprend par sa résistance à une certaine tradition familiale d'infléchir le destin de sa lignée... De ville en ville, à travers l'Europe, de bonheur en petit malheur, on arrive sur les eaux de la Nouvelle-France avec François Vanas, flûtiste et catholique.

«Il y a une grande part d'imagination là-dedans. Les origines polonaises, les villes, tout est inventé, du moins en grande partie. J'ai essayé d'être logique, mais je regarde l'histoire avec liberté. Il y a quarante portraits de Napoléon possibles comme il y a quarante façons d'envisager mes personnages. J'avoue avoir pris de très grandes libertés par rapport à Pawel», celui sur qui repose l'ensemble de l'œuvre.

Pourquoi avoir choisi la Pologne comme point de départ de *La flûte de Rafi*? A cause de ce romantisme po-

lonais dont se berce toute une partie de la littérature québécoise depuis Nelligan? «Pas du tout! C'est Josef Kwaterko, le spécialiste polonais de la littérature québécoise, qui m'a suggéré, à ma demande, des noms de villes et des lieux en Pologne pour construire mon roman. J'ai situé une partie du roman là à cause de lui, tout simplement! Ça aurait pu être ailleurs.» Mais ça aurait alors été un autre livre...

Joint au bout du fil à ses bureaux du magazine *Lettres québécoises* dont il continue de s'occuper activement, André Vanasse rit encore, visiblement satisfait: «J'avais décidé que ce livre serait heureux. Il l'est.»

Le Devoir

LA FLÛTE DE RAFI

André Vanasse
XYZ éditeur
Montréal, 2013, 315 pages

«Quand j'étais petit, on disait qu'il n'y avait pas d'Amérindiens dans nos familles, alors qu'en vérité, leurs noms avaient été camouflés par des prénoms catholiques»

SOUS LA DIRECTION DE GUILLAUME LAMY

C'EST ENCORE FAUX!

50 IDÉES

DÉCONSTRUITES PAR DES SPÉCIALISTES

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada

MESSIER

SUITE DE LA PAGE F 1

de l'«École de la tchén'ssaw» (on parle aussi de «néoterroir» ou de «régionalité»), un cercle de

jeunes écrivains contemporains dont l'œuvre se caractérise «par une présence forte de la forêt, la représentation de la masculinité, le refus de l'idéalisation et une langue marquée par l'oralité», selon les mots de Benoît Melançon, qui, le premier, a fait publiquement le

rapprochement. Une «démonstration» de la littérature québécoise, une volonté d'occuper tout le territoire, opérée par une faune paradoxalement très mont-réalaise (voire uqamiennne): William S. Messier, Samuel Archibald ou Raymond Bock.

Un mouvement littéraire sans doute aussi lâche que les lacets de leurs bottes à caps, bien sûr. Mais l'idée fait sourire.

Or, il existe bel et bien, croit William S. Messier, une communauté d'écrivains qui se lisent les uns les autres, échangent et... jouent même ensemble à la balle molle. «Jamais je n'aurais cru être un jour à ce point entouré d'écrivains, de gens qui ont publié et qui participent activement à la littérature contemporaine», s'étonne-t-il. Un phénomène qui n'est pas inédit, mais il

est vrai que ça ne s'était pas vu depuis longtemps dans le paysage littéraire québécois.

Après 10 ans à Montréal, William S. Messier commence à se sentir de plus en plus loin de la culture populaire de sa région natale, des emplois d'été de job-beur et de la vie du monde ordinaire, pour continuer sur cette voie littéraire. «Je me sens de moins en moins autorisé à en parler, croit-il. Et Dixie est pour moi en quelque sorte, du moins jusqu'à nouvel ordre, un dernier tour de piste de cet univers.»

DIXIE

William S. Messier
Marchand de feuilles
Montréal, 2013, 168 pages

Collaborateur
Le Devoir

Rencontre avec Marie-Renée Lavoie,

auteure de *Le syndrome de la vis*
et *La petite et le vieux*, XYZ

Jeudi le 12 septembre 19h30

Animation: Catherine Lalonde, journaliste

Contribution suggérée: 5 \$



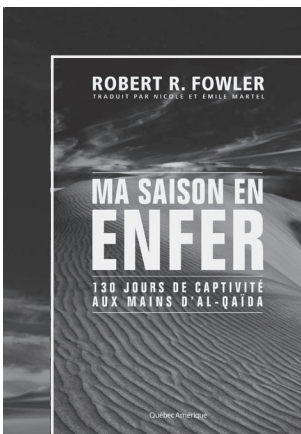
Beaucoup plus qu'une librairie!

2653 Masson, Montréal, Qc

514 849-3585

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

SODEC Québec



ROBERT R. FOWLER

TRADUIT PAR NICOLE ET ÉMILE MARTEL

MA SAISON EN ENFER

130 JOURS DE CAPTIVITÉ AUX MAINS D'AL-QAÏDA

EN LIBRAIRIE LE 11 SEPTEMBRE

Québec Amérique
quebec-amerique.comL'AUTEUR PRONCERA
LA CONFÉRENCE ANNUELLE
DU CÉRIUM

LE LUNDI 9 SEPTEMBRE, 16 H 30

Université de Montréal
Pavillon Roger-Gaudry

ENTRÉE LIBRE

cerium.ca

CENTRE D'ÉTUDES
ET DE RECHERCHES
INTERNATIONALES

LITTÉRATURE

Le livre de la perplexité



DANIELLE LAURIN

Ambitieux. Téméraire, casse-gueule. Énigmatique. Puissant, fulgurant. Décousu. Inspirant. Troublant. Inracontable. Inclassable. Unique. *Porte d'entrée* est tout ça en même temps, et plus encore.

Bien sûr, vous reconnaîtrez dans ce roman, le premier d'une série, la griffe, les humeurs, le souffle du dramaturge, comédien, metteur en scène, essayiste et polémiste René-Daniel Dubois. Mais brassés autrement. Autre mixture, autre texture.

Vous reconnaîtrez l'univers, l'imaginaire de l'auteur, mais comment dire? Lâchés lousches dans l'univers. Poussés par un vent d'étrangeté qui soulève tout sur son passage, vous retire les pieds du sol, vous entraîne dans l'insondable. Et, en même temps, vous plonge au cœur de vous-même.

La mort. La mort est là tout le temps. La mort annoncée, inévitable. L'amour aussi. L'amour total. L'amour absolu, celui qui fait craindre le pire, qui jongle avec la mort.

Vous serez confronté à vos propres questions sur la mort, l'amour. Et sur la vie, nécessairement. Le sens de la vie. Le sens que l'on donne à sa vie. Autrement dit: faire le choix d'être soi-même, de vivre sa vie à soi.

Il y a la guerre. La guerre, toujours, en avant-plan ou derrière. Sous toutes ses formes. Le monde «ignoble» dans lequel nous vivons. Les mensonges, le masque des apparences. Les rêves brisés, les rêves qu'il nous faut retrouver. Les rêves nécessaires derrière toutes choses.

Il y a ça, au passage, dans une lettre d'amour et d'adieu adressée à une certaine Jen: «*Le monde où on vit tous les deux, Jen, il l'est tellement, ignoble, qu'on est arrivés à même plus être capables d'imaginer des manières de le changer sans aussitôt se faire accuser d'être fous raides.*»

Et ça: «*Je pense que la manière que chacun de nous a d'être capable ou pas de penser à sa mort est peut-être le meilleur rayon X qui existe pour apprendre qui on est pour vrai, tout au fond.*»

Il y a de la solitude, beaucoup. Du désespoir. De la rage. De la tendresse, énormément. Il y a ce qu'on murmure à l'oreille de l'être aimé. Il y a la peur, omniprésente. La peur de soi, de l'autre. La peur de dévorer l'autre, littéralement, par amour. Et il y a la jalousie. La jalousie vis-à-vis de quelqu'un d'autre qui a vécu un amour total, absolu, comme on n'en a jamais vécu soi-même.

Il y a l'importance de l'art. L'importance des histoires. De la mise en forme. De la création, de l'écriture. Et qu'est-ce qu'écrire? Le travail de l'écriture est lui-même décortiqué jusque dans le moindre détail, à chacune de ses étapes.

Par quoi commencer, comment trouver la manière de commencer à écrire une histoire? Pour qui écrire? Comment s'astreindre à le faire? Comment combattre le vertige devant ce qui apparaît comme des morceaux de casse-tête? Et si ça passait par le renoncement? Mais d'où vient cet élan irrésistible d'écrire?

Il y a le monde extérieur et le monde intérieur. L'importance capitale de l'esprit. «*C'est notre esprit qui nous permet de savoir tout ce qu'il peut y avoir à savoir. Même que nous sommes vivants.*»

Il y a des fantômes, des magiciens, des doubles qui apparaissent, disparaissent. Il y a des rencontres, toutes sortes de rencontres déterminantes. Il y a des scènes qui reviennent en boucle. Celle de deux amants, surtout. Deux



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dans *Porte d'entrée*, vous reconnaîtrez la griffe, les humeurs, le souffle du dramaturge, comédien, metteur en scène, essayiste et polémiste René-Daniel Dubois. Mais brassés autrement. Autre mixture, autre texture.

hommes dans un petit café quelque part dans le monde. L'un d'eux va mourir.

Il y a des à-côtés nombreux, des digressions, des préambules qui n'en finissent plus, comme si le moment d'arriver au but était toujours retardé. Mais de quel but au juste s'agit-il? Y a-t-il vraiment un but à tout cela? Il y a des clin d'œil là-dessus, sur le fait que cette histoire à tiroirs multiples n'aboutit pas, n'aboutit peut-être nulle part.

Il y a des trous, beaucoup de trous. Beaucoup d'images qui s'entrechoquent à la queue leu leu, comme dans un film en accéléré. Mais un film incomplet, dont certaines scènes auraient été retranchées.

Et il y a vous, derrière, magnétisé, emporté par les flots. Vous, happé par une expérience de lecture inédite. Et, dans le même temps, au bord de la colère, de l'exaspération. Par quel bout prendre ce livre? Comment mettre ensemble tous les morceaux disparates qui le composent? Comment s'y retrouver? Qu'est-ce que ça veut dire? À quoi se raccrocher? Autant vous le dire: vous serez peut-être aussi déboussolé à la fin qu'au début.

Perplexité. Le mot est faible pour exprimer l'état dans lequel vous plongez *Porte d'entrée*, dont le sous-titre est: *Le livre inachevé de l'orgueil des rats*. À moins qu'il ne s'agisse du surtitre d'une saga. Une saga en quelque sorte annoncée dès la première page du roman. Saga fictive ou réelle?

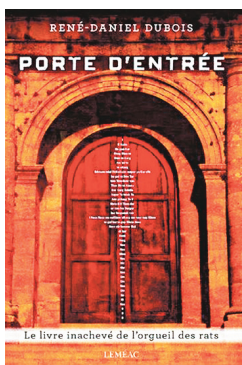
Tout est là pour vous déstabiliser. L'ordre des chapitres, d'abord. Le livre s'ouvre sur le chapitre XXI. Oui, vous avez bien lu. Ce chapitre appartient par ailleurs au «*livre du gars*», qui sera suivi celui-là en deuxième partie par le «*livre des amants*». Après le chapitre XXI, surprise: chapitre I, chapitre II, puis, subitement, chapitre VII. Et ainsi de suite. Pour ce qui est de l'écriture

comme telle, du style, du rythme, c'est hachuré. Comme soufflé? Soufflé par un sentiment d'urgence? Quelques mots par phrase, le plus souvent. Des alinéas constants. Des points partout. De l'anti-Marie-Claire Blais, quoi.

Du rentre-dedans. Même quand la douceur, la beauté, la tendresse s'expriment. Du rentre-dedans, avec, au détour, quelques respirations, quelques pauses. À peine le temps de reprendre son souffle, et c'est reparti.

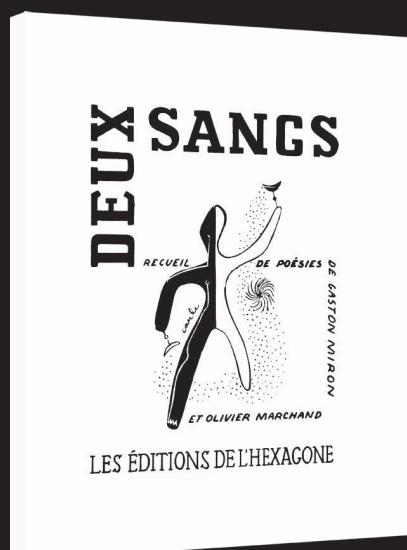
Tout est là pour vous déstabiliser, oui. Et si c'était l'effet recherché? Ou, du moins, l'effet incontournable de la démarche de l'auteur? Brasser la cage dans tous les sens. Brasser la cage du sens. Mais sans vous fournir de clé. À vous de vous débrouiller. De résoudre l'énigme de cette *Porte d'entrée*.

**PORTE D'ENTRÉE
LE LIVRE INACHEVÉ DE
L'ORGUEIL DES RATS**
René-Daniel Dubois
Leméac
Montréal, 2013, 264 pages



Le livre inachevé de l'orgueil des rats

EN LIBRAIRIE LE
4 septembre 2013



Fac-similé anniversaire de *Deux sangs*, le premier livre publié aux Éditions de l'Hexagone, en 1953.

Poèmes de Gaston Miron et d'Olivier Marchand, deux des fondateurs de la maison.

Tirage numéroté.

60 ans
l'Hexagone - depuis 1953
Une société de Québec Média

Une histoire de guerre et d'amour

Guano, un premier roman d'une étonnante maturité

CHRISTIAN DESMEULES

La fiction se nourrit fréquemment des résidus de l'histoire. Il y a des couches et des couches de sédiments endormis qui attendent qu'on en fasse quelque chose. Les romans historiques se ramassent d'ailleurs à la pelle, depuis quelques années, même s'ils laissent le plus souvent l'amateur de littérature sur sa faim. Heureusement, certains romans, plus rares, s'inspirent de l'histoire sans céder à la facilité, soucieux d'explorer à la fois le langage et le temps.

L'étonnant premier titre de Louis Carmain, né à Québec en 1983, *Guano*, est de cette seconde catégorie. Prenant prétexte des dettes du Pérou — dettes que la jeune république sud-américaine refusait d'honorer tant que l'Espagne ne reconnaît pas son indépendance —, la couronne espagnole met sur pied une expédition «scientifique», partie de Cadix en 1862, constituée d'une flotte de quatre navires bien armés. Une situation qui ne pouvait que dégénérer.

Mais derrière ce décor historique se joue une autre tourmente.

Au cours d'une escale à Callao (petite ville portuaire à un jet de pierre de Lima, la capitale), Simón Cristiano Claro, lieutenant de marine et «*plumitif attiré du navire*», fait la rencontre de Montse, fille d'un riche propriétaire terrien. Jolie femme dans la trentaine, vieille fille, «*le temps lui mordait le visage, la pinçait aux commissures des lèvres, lui étranglait le cou*». Mais il y avait plus: «*Il y avait un peu de jungle dans ses yeux.*»

Un personnage qui représente bien l'inévitable passage du temps, la fin annoncée des empires, tous les naufrages à venir. La gouvernante de Montse la décrypte pour lui: «*Vous savez, Mademoiselle est toujours quelque part, jamais ici. Même debout, elle a des rêves.*»

Le courant circule, mais rien ne se passe entre eux. Il doit vite repartir, elle lui demande de lui écrire. Il en fait la promesse, mais est vite la proie d'un curieux blocage. «*À la vérité, il se trouvait plus à l'aise dans ses idées de Montse que dans ses bras.*» Deux silhouettes qui s'attirent, s'observent et se frôlent avant de retourner chacun à sa solitude et de se fondre dans l'oubli.

Entre-temps, les Espagnols ont mis la main sur les petites îles Chinchá, trois cailloux riches en guano. Ces strates d'excréments d'oiseaux de mer, exportés à l'étranger à la tonne pour être utilisés comme engrais, représentaient l'équivalent d'une petite mine d'or pour les Péruviens. C'est la guerre.

Roman d'exception

Porté par une écriture poétique, souvent allusive, très maîtrisée, *Guano* témoigne d'une étonnante maturité. Portraitiste acide, Louis Carmain ne se prive pas d'insérer des touches d'humour — et le fait souvent aux dépens de ses personnages. Forte de ce côté bondissant et oblique de la narration, la filiation esthétique avec Échenoz, sur ce plan, revendiquée par l'éditeur, ne semble pas abusive.

On sent certes un léger essoufflement dans le dernier tiers, et Carmain semble s'y enliser un peu dans la description de batailles navales. Comme si la focalisation, d'abord attachée aux deux protagonistes, s'embrouillait imperceptiblement. Mais soyons justes: tant par son sujet que par son traitement, il s'agit d'un premier roman d'exception.

Collaborateur
Le Devoir

GUANO
Louis Carmain
L'Hexagone
Montréal, 2013, 200 pages

RANG		AUTEUR/ÉDITEUR		CLASSEMENT PRÉSENT	CLASSEMENT ANTERIEUR
				NO	SEM
Romans québécois					
1	Malphas • Tome 3 Ce qui se passe dans la cave reste dans...	Patrick Senécal/Alire		1/2	
2	Les héritiers du fleuve • Tome 1 1886-1893	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean		2/4	
3	Illusion de lumière	Louise Penny/Flammarion Québec		3/3	
4	La grange d'en haut • Tome 1 Faut marier Hélène	Micheline Dalpé/Goëlette		4/2	
5	mán	Kim Thuy/Libre Expression		5/22	
6	Saccages	Christine Brouillet/Courte échelle		6/12	
7	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis		7/43	
8	Lit double • Tome 2	Janette Bertrand/Libre Expression		8/14	
9	La petite fille qui aimait trop les allumettes	Gaëtan Soucy/Boréal		10/2	
10	Histoires de filles sous le soleil	N. Lakhdari King/C. Girard-Audet/C. Allard/Goëlette		-/1	
Romans étrangers					
1	Crossfire • Tome 3 Enlace-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec		1/2	
2	Inferno	Dan Brown/Lattés		2/14	
3	Moi, Alex Cross	James Patterson/Lattés		6/3	
4	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattés		7/48	
5	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattés		4/30	
6	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattés		5/34	
7	Mauvaise étoile	Roger Jon Elory/Sonatine		9/2	
8	Possède-moi	Julie Kenner/Michel Lafon		3/3	
9	Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec		10/2	
10	Avis de tempête	Richard Castle/City		8/2	
Essais québécois					
1	Le petit Fortin. L'économie du Québec racontée à mon voisin	Pierre Fortin/Rogers		2/2	
2	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10		1/2	
3	Désobéisiez!	Victor-Lévy Beaulieu/Trois-Pistoles		-/1	
4	La souveraineté du Québec	Pierre A. Paquette/Richard Vézina		-/1	
5	Illusions. Petit manuel pour une critique des médias	Simon Tremblay-Pepin/Lux		6/2	
6	La bataille de Londres	Frédéric Bastien/Boréal		7/21	
7	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal		3/2	
8	Bordeaux. L'histoire d'une prison	Sébastien Bossé Chantal Bouchard/Au carré		5/9	
9	Parti pris. Une anthologie	Collectif/Lux		-/1	
10	L'écologie de la conscience	Jean Bédard/Liber		-/1	
Essais étrangers					
1	Destruction massive. Géopolitique de la faim (Édition revue)	Jean Ziegler/Points		1/2	
2	Les personnages de Lucky Luke et la véritable histoire de la...	Collectif/Historia		2/2	
3	L'anarchie	Errico Malatesta/Lux		3/3	
4	Critique de la violence	Walter Benjamin/Payot		-/1	
5	Marée basse, marée haute	Jean-Bertrand Pontalis/Gallimard		-/1	
6	Le mystère du satellite Planck. Qu'y avait-il avant le big bang?	Igor Bogdanoff Erihka Bogdanoff/Eyrolles		-/1	
7	Les Romanov. Une dynastie sous le règne du sang	Helène Carrère d'Encausse/Fayard		5/4	
8	La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir...	Vincent de Gauljac/Seuil		-/1	
9	Gluten. Comment le blé moderne nous intoxique	Julien Venesson/Thierry Souccar		-/1	
10	Churchill et Hitler	François Delpla/Perrin		-/1	

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Le rendez-vous manqué

Michèle Lesbre fait un retour très littéraire au monde du souvenir. C'est dans les cafés et les lieux publics qu'elle capte le mieux la voix intérieure qui ravive ses rencontres.

GUYLAINE MASSOUTRE

Être complètement dans l'amour : c'était l'expression de Duras, lorsqu'elle se souvenait de sa lointaine Asie des rizières, pays d'enfance perdu à 18 ans. Noyée à l'évocation des sensations maritimes, dans l'abandon de ne plus penser, à simplement dire des mots de bonheur, Duras traduisait l'innocence abrasée et le désir, innommable et immense, mélancolique jusqu'à la douleur. Elle se tenait en écriture au point délicieux où le temps s'effondre.

Écoute la pluie de Michèle Lesbre est de la même trempe. Oniromançienne, cette voyageuse intérieure dresse la faune des mots imaginaires. Ce troisième opus qu'édite Hélio-trope, à Montréal, neuvième chez Sabine Westpeter, à Paris, quinzième tous éditeurs confondus, est l'un des plus beaux de Lesbre. Elle y raconte une histoire d'amour comme si elle nageait dans un fleuve à remous. Submergée, habile, puissante et fuyante.

Ouvrage perlé, ce récit envoûtant à la première personne est une fiction sans couture. La vie ordinaire et l'extraordinaire s'y rejoignent, dans un flux d'émotions créateur d'images, restituant les objets déclencheurs sous une jolie lumière. Comment aimer, sans renoncer à l'évasion ni se perdre ? Tel est le fil courant.

Corps à corps brusqué

Le récit commence par un fait divers dont la terrible réalité retient plusieurs écrivains dans des parutions récentes : un suicide dans le métro. Pour quel réveil brutal ce geste désespéré répand-il son drame ? Que faisait là la narratrice, perdue dans ses pensées, un jour comme les autres ? Dans le ciel, un orage éclate, et dans sa tête, une tempête. Secouée par des considérations grandiloquentes, elle fera un at-



ETIENNE DE MALGLAIVE AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans *Écoute la pluie*, Michèle Lesbre raconte une histoire d'amour comme si elle nageait dans un fleuve à remous.

terrissage d'urgence à sa vie présente. De délicats affleurements de mémoire chassent alors les miasmes de sa nuit blanche.

Il y avait quelqu'un, qui regardait les autres. Il a sauté sur les rails. Son corps déquêté demeure hallucinant. Et voilà que le quotidien mécanique est transformé, car la violence de l'accident a l'ef-

fet d'un traumatisme. La narratrice voudrait en savoir plus, pour que cesse la turbulence, mais au lieu de s'éclaircir, le mystère en soulève d'autres. Le temps n'est pas une trajectoire droite, prévisible ; il rebrousse parfois chemin.

Elle devait rejoindre son amant. L'accident du métro la retient, elle change de plan. Elle se

souvent qu'il est photographe, auteur d'un trésor d'images. Mais aucune, lorsqu'elle les feuillette, ne correspond à ses souvenirs. Ils ont partagé des moments, pris des élan ensemble. Ils ont été disponibles l'un à l'autre. Pourtant, ils sont retombés dans leurs vies parallèles, pour mieux se manquer. Dans le flot de souvenirs, les ombres montent et, d'ailleurs, sur les photos d'une vie de couple, est-on jamais deux ?

Corps psychique partagé

Idéalisation ? Fabrication d'images ? Avec ses phrases méticuleuses, brèves et claires, Lesbre a trouvé un rythme épatant, qui dissout le danger d'épuiser le lecteur dans la pente mortifère. Le trou fait par le suicide dans le tissu social ne se réparera pas davantage que l'amour oublié.

L'écrivaine montre, comme dans *Sur le sable et Un lac immense et blanc*, que tout corps, anonyme ou aimé, porte en soi un mystère résonant, métonymique, poreux, porteur d'une solitude qui se délivre un peu quand quelqu'un de sensible alentour fait acte de présence authentique.

Il est question de Trieste, de Venise, de Sienne, de Nantes et de Paris. Des photographies de Claude Batho. Il y a surtout une écriture déliée, telle ces « larmes versées en chœur, de corps rapprochés, de silences émus et profonds où les vies complètes ne sont plus qu'un souffle, qu'un hoquet, une dérision et bouleversante tentative de résistance au vide ». L'amour se décline à juste distance, dans les zones troubles de la conscience. Juste murmuré.

ÉCOUTE LA PLUIE

Michèle Lesbre
Héliotrope
Montréal, 2013, 102 pages

Collaboratrice
Le Devoir

POÉSIE

Sur les pas de Carole Forget

HUGUES CORRIVEAU

Voyager déplace l'âme et le corps, trace de nouvelles lignes d'horizon dans la pensée. Chaque fois, la découverte de l'ailleurs met l'émotion au bord du gouffre, s'incruste dans notre aptitude à connaître la vie. *Le sol ralentit sous mes pas*, nous confie Carole Forget (que j'ai malencontreusement appelée Claire Forget dans ma présentation de la rentrée, ce dont je m'excuse vivement). Avec gravité, cette scarification de la mémoire, que les voyages inscrivent, dessine des pistes archéologiques afin d'éclairer ses propres paysages intérieurs.

Or, tout musée n'est peut-être rien d'autre qu'un lieu de perdition, un antre des ailleurs confondus qui ravivent « la chandelle de rembrandt » ; or, toute mémoire n'est peut-être rien d'autre qu'une salle parcourue sur la pointe des pieds afin que chaque visite (28 en tout dans le recueil) puisse rameuter l'émotion, car là, « nous sommes nombreux/à ne pas nous parler/à craindre/l'encombrement des couloirs/qui conduiraient à soi ».

La beauté certaine de ce recueil, outre une écriture d'une précision attentive, tient à cette écoute des soubresauts intérieurs que l'espace ménage à tout curieux de la vie même : « je marche vers/et dehors continuellement/désencombrée j'ignore/par quel regard repartir ». Et c'est bien cela qui est en jeu, ce furtif appel du dehors, peu importe qu'il provienne de Lisbonne, de Rome, de France ou des Antilles.

Car les bruits du monde varient selon les êtres de rencontres ou les aimés furtifs qui sont venus, sont repartis, ont marqué le corps et les sens, ont jeté leurs ombres creuses dans l'œil de la passante. Cette disponibilité de la poète à s'égarer, à s'offrir au hasard, à porter au-delà de toute crainte sa curiosité, son envie de pénétrer les arcanes de la plus vive incertitude nous font entrer dans une poésie de l'étonnement aussi bien que d'une foi inébranlable dans le pouvoir extrême de l'imprévisible.

« Je suis une rescapée des images », dit-elle encore en une formule frappante qui souligne cet irrémédiable saisissement qui nous façonne et nous déplace quand nous parcourons nos itinéraires personnels. « je suis inépuisable/à ce piège encore prise/à la même enjambée/séduite », car la poésie ressuscite l'imparable retour d'un bonheur, tout précaire qu'il soit, et qui s'appelle le plaisir d'être.

Je ne saurais trop vous dire à quel point je vous suggère de suivre ces pas-là, d'emprunter ce parcours qui nous renvoie à nous-mêmes, à ce qui se profile au détour de ces poèmes qui tiennent le pari d'un sujet, d'un soi, qui est, comme elle le reconnaît elle-même, inépuisable.

Collaborateur
Le Devoir

LE SOL RALENTIT SOUS MES PAS
Carole Forget
Montréal, Triptyque, 2013, 72 pages



THIERRY ZOCCOLAN AGENCE FRANCE-PRESSE

« je marche vers/et dehors continuellement/désencombrée j'ignore/par quel regard repartir »

Balzac ou la conquête du monde

GILLES ARCHAMBAULT

Je ne vous cacherais pas que lorsque m'est parvenu cet essai sur Balzac, je n'ai pu réprimer un sentiment de lassitude. Une autre tentative d'éclairer une œuvre dont l'importance n'est certes pas discutable, mais au sujet de laquelle on a beaucoup écrit. Universitaires, écrivains, essayistes, romanciers, d'Alain à Zweig, de Curtius à Roger Pierrot, on a depuis longtemps salué l'importance de la *Comédie humaine*. Sur tous les tons.

Mais alors, pourquoi ajouter une autre pierre à l'édifice ? La réponse est simple. Gérard Gengembre, professeur émérite à l'Université de Caen, auteur du *Théâtre français au XIX^e siècle*, tout spécialiste qu'il est, réussit à évoquer la figure du Tourangeau avec la passion d'un groupie. Rien de moins.

Balzac. Le forçat des lettres s'ouvre sur une affirmation de l'auteur du *Père Goriot*, que Gérard Gengembre assume pleinement. L'écrivain est un instituteur des hommes qui a remplacé le prêtre. « Il a revêtu la chlamyde des martyrs, il souffre mille maux, il prend la lumière sur l'autel et la répand au sein des peuples, il est prince, il est mendiant, il console, il maudit, il prie, il prophétise, sa voix ne parcourt pas seulement la nef d'une cathédrale, elle peut quelquefois tonner d'un bout du monde à l'autre, l'humanité, devenue son troupeau, écoute ses poésies, les médite, et une parole, un vers ont maintenant autant de poids dans les balances politiques qu'en avait jadis une victoire. »

Notre essayiste ne tempore en rien cette déclaration emphatique de Balzac. Pour lui, aucun doute, Balzac est un conquérant. Il le compare à Napoléon, dont il oublie qu'il fut un guerrier sanguinaire. Il est probable, au reste, qu'il ne partage pas cet avis.

Tout le monde le sait, la vie de Balzac est un roman. Un roman dont Gérard Gengembre connaît tous les méandres. Le jeune provincial, dont la famille souhaitait qu'il devint notaire, est rapidement ce Rastignac qu'il décrira plus tard. Il perd beaucoup d'argent dans une affaire d'imprimerie, écrit sous différents pseudonymes, écrit pour le théâtre. Il s'essaie au dandysme, mais sans grand succès. Il est gros, s'habille mal, mange comme un ogre. Il



SOURCE AGENCE FRANCE-PRESSE

Pour l'essayiste Gérard Gengembre, Honoré de Balzac (représenté ici sur une gravure non datée) est un conquérant.

n'est pas de ceux dont les femmes raffolent dans les salons. Ce qu'il supporte mal.

La seule façon de s'imposer : écrire. Il le fait en s'astreignant à une discipline de fer, que ne viennent interrompre que de courts intervalles de ripaille. Il signe des contrats à droite et à gauche, contracte des dettes qu'il ne peut rembourser, déménage à la cloche de bois, a un faible pour les logis possédant une sortie dérobée.

La modestie n'est pas son fort. Il ne craint pas d'affirmer : « Saluez-moi, je suis tout bonnement en train de devenir un génie ! » Cette déclaration ferait sourire si on ne savait pas que Balzac avait vu juste. Ce n'est d'ailleurs pas à lui qu'on demande la retenue, le bon goût. Il est un paragon de l'outrance.

En politique, il est carrément réactionnaire. Royaliste, il croit en la famille, ne jure que par les institutions. Ce qui ne l'empêche en rien d'avoir deux maîtresses dites ordinaires, Laure de Berny et M^{me} d'Abrantès, mais, nous dit Gérard Gengembre, « Balzac s'évertue à rester chaste le plus

possible, l'économie des forces devant élever la pensée ». Ce presque chaste a des penchants politiques marqués. Pour lui, le royalisme est « une doctrine de progrès et d'efficacité qui se définissait par opposition à l'inconstance des hommes de Juillet ».

La rencontre de M^{me} Hanska en 1833 marque le début d'une liaison qui n'aboutira à un mariage que quatre mois avant sa mort, en 1850. Une longue correspondance en fait foi. Tout porte à croire que le grand homme était vraiment amoureux de son aristocrate admiratrice.

On a beau connaître les événements principaux qui ont marqué cette vie hors du commun, on est constamment tenu en éveil par le talent du biographe. Il sait animer une scène. On l'imagine aisément devant des étudiants. A noter aussi la présence d'index, des noms et des œuvres de Balzac, ainsi qu'une bibliographie sélective.

Collaborateur
Le Devoir

BALZAC
LE FORÇAT DES LETTRES
Gérard Gengembre
Perrin
Paris, 2013, 392 pages

André Vanasse
La flûte de Rafi

Deux hommes de même sang.
Deux destins bien différents.

XYZ éditeur

www.editionsxyz.com

Également disponible en version numérique

LIVRES

UN PORTRAIT DE RICHARD FORD

Père angulaire

Installé au Maine, l'écrivain américain explore les désillusions familiales et les incertitudes de la vie

PHILIPPE LANÇON

« Un écrivain contemporain que vous trouvez bon ?
À peu près tout le monde, sauf moi. »

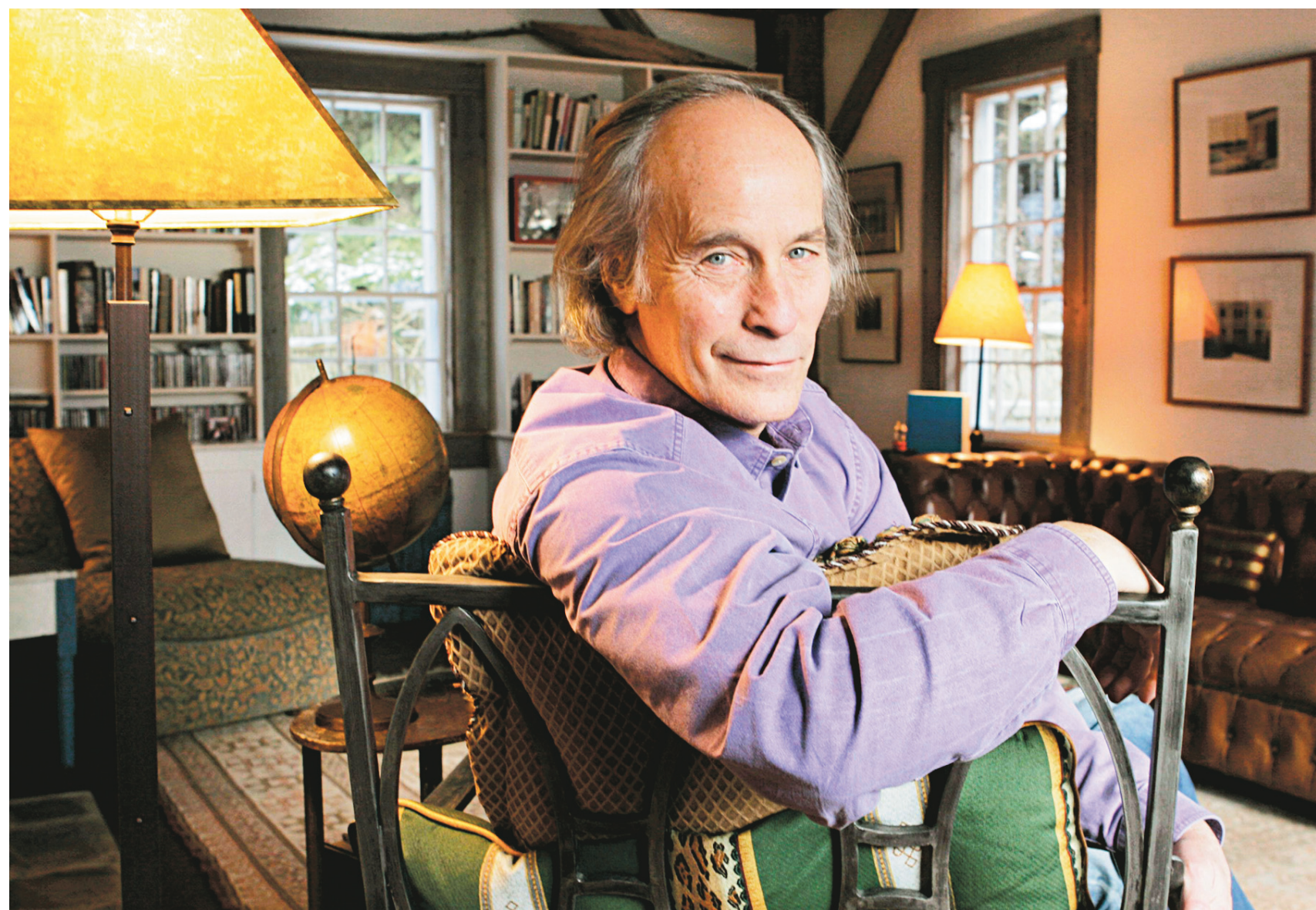
Si c'est lui qui le dit, c'est que c'est faux. Lui : Richard Ford, 69 ans, en faisant dix de moins, grand, mince, les yeux clairs, parfois pris dans des lueurs orageuses, rempli d'une menace élégante et courtoise. Comme sa mère avait du sang indien, on pourrait dire que des Apaches vivent dans ces lueurs, dans la discrète sauvagerie de l'écrivain habitant le Maine, celui qui a donné vie aux revenants de la *middle class*, haute ou basse, à des gens qui racontent leur vie comme s'ils avaient survécu à tout ce qui les a détruits. Mais ce serait un cliché ou, pire encore, une formule. Or, Richard Ford écrit aussi des romans pour interdire à toute vie de se sauver par le « style » ou l'explication bouclée : « *Il est dommage qu'il existe un mot tel que "style". C'est une approximation que je préfère ne pas utiliser. De même, le mot "voix". On dit que les écrivains doivent trouver une "voix". Mais qu'est-ce que ça veut dire ?* »

Il y a cinq ans, il nous disait qu'avoir perdu celle de son père l'empêchait d'écrire un livre sur lui. Aujourd'hui, il dit autre chose : « *Ne pas entendre cette voix, c'est peut-être ce qui pousse à écrire ?* » Dans *Canada*, son nouveau roman, une femme dit : « *Dans ce monde, il y a deux sortes de gens. Oui, enfin, il y en a de toutes sortes. Mais au moins deux : ceux qui comprennent qu'on ne sait jamais ; et puis ceux qui pensent qu'on sait toujours. Moi, j'appartiens au premier groupe.* » Richard Ford également. Il écrit parce qu'on ne sait jamais à quoi ressemblent les voix qu'on a perdues.

Bien sûr, il y a des écrivains qu'il aime : son ami mort Raymond Carver, qui le présenta en 1987 à son éditeur français, James Salter, Tom Franklin. Il relit les textes d'Emerson, la *Vie de Samuel Johnson*, classique anglais de James Boswell : « *Il est si sentencieux qu'on se souvient de tout et j'aime me souvenir de tout.* » Donc, il aime quand même le « style ». Mais pas celui de Fitzgerald quand il dit que l'Amérique est le pays où il n'y a pas de seconde chance — même si ses propres romans ont tendance à montrer que la première a peu existé. Fitzgerald ? « *Il était tout le temps ivre, il ne savait pas ce qu'il disait : c'est le genre de phrases sonnantes qu'on cherche à dire lorsqu'on est "sur le chemin de la vérité". Manque d'humilité. Lui et Hemingway, c'étaient des rock stars. Propres à finir sur des mugs. Mais ils ont écrit parmi les meilleures nouvelles qui soient.* » Il sourit un peu. Tout ce qui est dit ne mérite pas d'être cru. Il y a longtemps, il a aimé Saul Bellow : « *Quand j'étais jeune, je voulais écrire des livres et des phrases intelligentes, comme lui. Il est instinctivement intelligent.* » Les livres de Ford ont une intelligence plus lente, ils prennent leur temps avec les désillusions et les incertitudes de la vie. Ils les exploitent. Ils font pression dessus, patiemment, comme sur un furoncle jamais tout à fait mûr.

Inspiration du père

Canada est l'aventure d'un adolescent de 16 ans, Dell, dont les parents font un hold-up foireux pour rembourser des dettes. Le père travaille dans la US Air Force, comme naguère le père de la femme de Ford. La comparaison s'arrête là. Le premier est assez doux, bon gars, et il organise un trafic de viande. Le second ne trafiquait pas, mais il était « *très dur, un cœur froid* ». La famille de Dell habite le Montana, à Rock Springs, un lieu où l'auteur a vécu et qu'il a déjà réinventé dans de précédents livres. La banque attaquée est dans un trou du Dakota du Nord. Les parents sont arrêtés sous le nez de leurs enfants : longue et formidable scène, du point de vue de Dell. Ils meurent en prison, vite. Pour échapper à l'orphelinat, la sœur de Dell fugue et lui, file au Canada. Le voilà chez un propriétaire d'hôtel de passe, pour qui il travaille. Ce propriétaire pourrait devenir une sorte de nouveau père : c'est un type plein de mystère. Mais c'est aussi un monstre. *Canada* est un roman d'apprentissage rétrospectif. Il flotte aux confins indéterminés d'un deuil impossible et d'un avenir possible.



PAT WELLENBACHLA PRESSE CANADIENNE

Il y a cinq ans, Richard Ford disait qu'avoir perdu celle de son père l'empêchait d'écrire un livre sur lui. Aujourd'hui, il dit autre chose.

Il est raconté par l'apprenti devenu vieux, universitaire, comme Ford l'a été. Dell dit : « *Plus je retarderai le moment de caractériser mon père comme un criminel né, plus exacte sera cette histoire.* » C'est le genre de phrases qui résume un art romanesque.

L'histoire a lieu en 1960. C'est l'année où le père de Richard Ford, représentant de commerce, meurt brutalement. Son fils unique a 16 ans, comme Dell. Dans les textes de Ford, il arrive souvent des choses en 1960 à des gamins de 16 ans. Dans *Ma mère*, publié sept ans après la mort de la sienne, il écrit que, le jour où mou-

rut son père, « *elle se désintéressa de la vie [...]. Elle était veuve. Elle avait 50 ans. Un fils qui semblait sur le bon chemin, mais qui risquait de mal tourner si elle ne prenait pas soin de lui.* » Il est un peu passé par la case justice. Il s'en est sorti. Sur cette période, il a écrit : « *Beaucoup de temps a passé depuis lors et je me suis rappelé bien des choses dont je ne parle pas aujourd'hui. J'ai essayé d'inclure tous ces souvenirs dans mes romans. J'ai écrit tout cela et je l'ai oublié.* »

Dans *Canada*, il est beaucoup question de la voiture du père de Dell. Elle apparaît, disparaît. Dell aime être dedans. C'est là qu'il trouvera le fric laissé par les parents. Le père de Richard Ford emmenait son fils dans ses tournées. Ford ne l'a pas écrit, donc il ne l'a pas oublié. Il déroule la liste des voitures qu'il a connues : « *Mon père a eu en 1945 une Ford Cooper marron deux portes. En 1947, une Mercury noire quatre portes. En 1953, une Chrysler Newport deux portes. En 1958, une Oldsmobile Super 88 rose et grise, jusqu'à sa mort. Il voulait acheter une Dodge, elle apparaît dans le livre. En 1962, ma mère a acheté une Chrysler Newport noire, elle aimait le noir et elle me l'a donnée.* » Aujourd'hui, sa femme a une Volvo et lui, une Chevrolet Silverado.

Les enfants ennuyés

Ils n'ont pas d'enfants, une espèce inachevée

qu'il n'aime pas : « *Je les trouve ennuyés. Il y a quelque chose de bizarre à leur donner plus d'importance qu'ils n'en ont. D'ailleurs, ceux de mes amis n'entrent pas chez moi.* » Ennuyés, les enfants ? Et Huck Finn ? Et David Copperfield ? « *Ils ressentent la vie en adultes. Leurs vies ont des conséquences. Or, la plupart des vies d'enfants n'en ont pas.* » Pourquoi les Américains les ont-ils mis au centre de leurs diners, de leurs activités ? « *Parce qu'ils sont furieux et malheureux de leurs vies misérables. Les enfants sont les seules choses qu'ils puissent encore idéaliser.* » Ford dit cela avec un certain sourire. Il y a toujours quelque plaisir à dire des êtres sacrés plus de mal qu'il ne faut.

Enfant, il aimait beaucoup son père. Quand celui-ci est mort, il n'a pas pleuré : « *J'ai pensé : "Tu es très triste, pourquoi tu ne pleures pas ?" Puis je me suis demandé : "C'est quoi, pour toi, la nature du chagrin ? As-tu une réponse ? Non." Finalement, cette mort, c'était ma liberté.* »

Libération

CANADA

Richard Ford
Traduit de l'anglais par Josée Kamoun
Boréal
Montréal, 2013, 478 pages

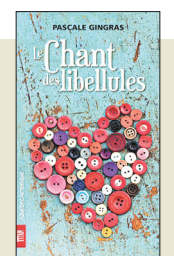


ROMAN JEUNESSE

SEULE CONTRE MOI
Geneviève Piché
Québec Amérique
Montréal, 2013, 184 pages

Trouble psychique dont les causes sont mystérieuses, l'anorexie est au cœur de *Seule contre moi*, un fort roman pour ados de l'enseignante au primaire Geneviève Piché. Pascale, la narratrice de 14 ans, ressent un malaise existentiel diffus. Les ados amoureux, autour d'elles, la perturbent, le couple que forment ses parents se délite et l'obsession du poids s'installe dans sa tête. À 118 livres, elle veut en finir avec ce sa « *graisse de bébé* ». Tous les aliments lui donnent alors « *un goût de fin du monde dans la bouche* ». Préfacé par la jeune féministe Léa Clermont-Dion, ex-anorexique, ce roman, que les adultes liront aussi avec grand intérêt, explore finement, avec un style à l'avant, tout en délicatesse un peu trouble, la dérive psychique d'une jeune fille qui se bat contre elle-même au lieu de vivre.

Louis Cornellier



ROMAN JEUNESSE

LE CHANT DES LIBELLULES
Pascale Gingras
Québec Amérique
Montréal, 2013, 320 pages

Premier roman pour ados de la saison publié chez Québec Amérique, *Le chant des libellules* est une sympathique bluette qui a cependant le défaut de traîner en longueur. La mère de Jeff vient de mourir du cancer et l'ado peine à surmonter sa tristesse. Ses amis, Florence et Sébastien, sont là pour lui, mais ne savent trop que faire. Ces deux-là, de plus, viennent de découvrir qu'ils sont en amour l'un avec l'autre, mais ignorent leurs sentiments mutuels. Les malentendus habituels, qui permettent au lecteur de vivre de l'intérieur les petits tourments adolescents, s'ensuivent, mais perdent de leur efficacité en s'étirant. Honnête roman sur le deuil adolescent et sur les premières amours, *Le chant des libellules* manque trop de substance pour vraiment charmer.

Louis Cornellier



Les éditions Flammarion ltée sont une filiale du Groupe Flammarion, éditeur généraliste. Plus de deux mille nouveaux titres enrichissent chaque année son catalogue. La société diffuse au Québec et au Canada les livres publiés par le Groupe (Flammarion, Autrement, J'ai lu, Casterman, Flammarion Québec, entre autres) ainsi que ceux de plusieurs maisons d'édition françaises et québécoises.

Responsable du secteur jeunesse et bandes dessinées

Sous la supervision du directeur commercial, le responsable du secteur jeunesse et bandes dessinées :

- Effectue des visites auprès des grands réseaux, des librairies spécialisées et agréées dans les grands centres; présente les nouveautés à venir, les promotions et fait les suivis requis.
- Analyse le potentiel de ses fonds dans le marché, participe très activement aux réunions d'achats des nouveautés et à l'élaboration des actions promotionnelles.
- Entretien des liens avec les éditeurs des fonds jeunesse et bandes dessinées du Groupe et s'assure de leur bon positionnement sur le marché.

Exigences : Expérience dans la vente de livres jeunesse et/ou de bandes dessinées; excellente connaissance de ces produits.

Qualités requises : Autonomie et rigueur. Dynamisme et entretenu. Sens de l'organisation.

Les candidatures doivent être soumises **avant le 13 septembre 2013.**

Veuillez faire parvenir votre CV et une lettre de candidature à :

Les éditions Flammarion ltée
M. Jean-François Roy
375, avenue Laurier Ouest (Montréal) H2V 2K3
Télécopieur : 514 278-2085
info@flammarion.qc.ca

Prix Robert-Cliche DU PREMIER ROMAN 2013

Zora
Un conte cruel
PHILIPPE ARSENAULT

PHILIPPE ARSENAULT
ZORA
un conte cruel

Envoûtant et dégoûtant,
hilarant et terrifiant,
infâme jusqu'au sublime...

Le premier roman d'un auteur
délicieusement dérangé.

vib éditeur
Une société de Québecor Média

ESSAIS

Les Québécois sont-ils condamnés à la servitude ?



LOUIS CORNELIER

Selon Jean Lapointe, professeur émérite de l'Université de la Colombie-Britannique, 190 référendums sur la souveraineté se sont tenus dans le monde (en excluant l'Amérique du Sud), de 1791 à 2009. Seulement trois d'entre eux ont été des échecs : celui de Chypre, en 2004, et les deux référendums québécois de 1980 et 1995. La constatation fait mal. Peut-on parler, dans ces conditions, de servitude volontaire pour désigner l'attitude des Québécois ?

L'historien Roger Payette et son fils, le politologue Jean-François Payette, sont tentés par cette conclusion, mais préfèrent parler, plus précisément, pour définir la « posture morale » du peuple québécois, d'une « espèce d'aveuglement devant une subordination politique ». Dans *Ce peuple qui ne fut jamais souverain. La tentation du suicide politique des Québécois*, les Payette essaient de comprendre les causes de ce déni et de cette résignation afin d'inviter leurs compatriotes à les surmonter. « Nous espérons, écrivent-ils, attirer chez les Québécois le feu de la liberté d'agir, les sortir de cet enfermement politique pour qu'ils pratiquent collectivement enfin cette emprise sur le monde. »

Cofondateur du RIN, Marcel Chaput, au début des années 1960, formulait le credo indépendantiste. « Il est utopique pour un peuple de vouloir accéder à son plein épanouissement cul-

turel et social sans posséder la maîtrise politique de ses destinées », écrivait-il. Or, le peuple québécois ne fut jamais souverain. « L'histoire, rappellent les Payette, commence avec la France à l'époque de la Nouvelle-France, se poursuit avec la Grande-Bretagne au temps de l'occupation anglaise et s'institutionnalise et se cristallise avec le Canada depuis sa formation en 1867. » Une telle expérience historique laisse des marques dans la psyché individuelle et collective. « Cet état de fait, notent les essayistes, structure etimente une vision de soi inscrite dans la sujétion comme la normalité de son être collectif. »

Une option illusoire

Incapables d'opter clairement pour la pleine souveraineté politique, les Québécois se réfugient dans une option politique illusoire et irréaliste consistant à espérer une réforme de la fédération canadienne qui accorderait une autonomie accrue au Québec. Or, l'affaire est de plus en plus claire, le Canada ne veut rien savoir d'une telle réforme qui, de toute façon, n'aurait pour effet que d'adoucir la subordination du Québec au Canada. Ainsi privés de la souveraineté politique, qui seule permet d'avoir une véritable emprise sur le réel — nous sommes, écrivait Fernand Dumont, « des êtres sans prises dans l'aventure humaine ». Le peuple québécois est en voie d'« acadianisation », selon la formule du sociologue Jean-Philippe Warren, citée par les Payette.

« Les Québécois francophones, explique Warren, sont marginalisés politiquement et se voient donner la perspective culturelle comme voie de repositionnement. » Or, un projet culturel détaché du politique, c'est-à-dire privé du pouvoir d'une action globale et souveraine, permet, au mieux,

la survivance, avec ses effets délétères sur l'estime de soi, et même, au pire, à la déliquescence.

Les Payette, en ce sens, n'hésitent pas à évoquer une éventuelle louisianisation du Québec. « De 100% de la population canadienne en 1760, notent-ils, le Canada-Est n'en représente plus que 60% en 1840, le Québec 26% en 1986 et 23% à peine au tournant des années 2010. Même au Québec, la dominance du fait français est grugée et peine à convaincre les nouveaux arrivants de se joindre à lui [sic]. Par son immobilisme, c'est sa "louisianisation" à laquelle le peuple québécois ouvre les bras, avec enthousiasme pour certains. »

Un devoir moral

Fortement inspirés par les thèses de l'historien indépendantiste Maurice Séguin, Roger et Jean-François Payette insistent : pour se développer librement, un peuple a besoin de maîtriser tous les domaines de la vie collective, c'est-à-dire de se constituer en communauté politique, « aujourd'hui assimilée à l'État-nation ». Ils vont même jusqu'à présenter ce projet comme un devoir moral. « Refuser de disposer des moyens de se déterminer soi-même et confier à autrui son destin constituent, écrivent-ils, une grave faute morale et une erreur de perspective ontologique. [...] Ne vaut-il pas mieux, alors, saisir collectivement toute l'emprise possible sur notre environnement et se déterminer en peuple libre que de renoncer à cette possibilité et se déterminer en peuple assujéti ? »

Mais d'où pourrait venir la détermination des Québécois à s'emparer de leur pleine liberté, étant donné l'expérience historique de sujétion politique qui est la leur ? Chaque fois qu'ils se

sont approchés du politique au sens fort (projet patriotique, deux référendums), reconnaissent les Payette, « ils s'y sont blessés, subissant échec et humiliation » et se cramponnant, ensuite, « à la survivance et à leur provincialisme rassurant » ou, plus récemment, à un individualisme de repli.

Cette dépendance politique, malgré tout, n'a pas eu raison de leur résistance. « Il y a là, selon nous, la démonstration d'une vigueur apte à soutenir le projet d'un État global », concluent les auteurs, en insistant sur le fait que la souveraineté ne proviendra pas d'une concession du gouvernement fédéral, « mais bien d'une nation québécoise qui voudra vivre librement en mobilisant ses membres et ses forces politiques pour arracher à la puissance tutélaire fédérale sa pleine souveraineté ».

Parfois jargonneux, cet essai à la syntaxe un peu lourde (et parfois douteuse) actualise néanmoins avec force des idées naguère brillamment défendues par les Maurice Séguin, Hubert Aquin, André d'Allemagne, Pierre Bourgault, Jean Bouthillette et Daniel Jacques. Son savant et pressant appel à faire l'indépendance du Québec sonne juste, comme un chant de liberté.

louisico@sympatico.ca

CE PEUPLE QUI NE FUT JAMAIS SOUVERAIN

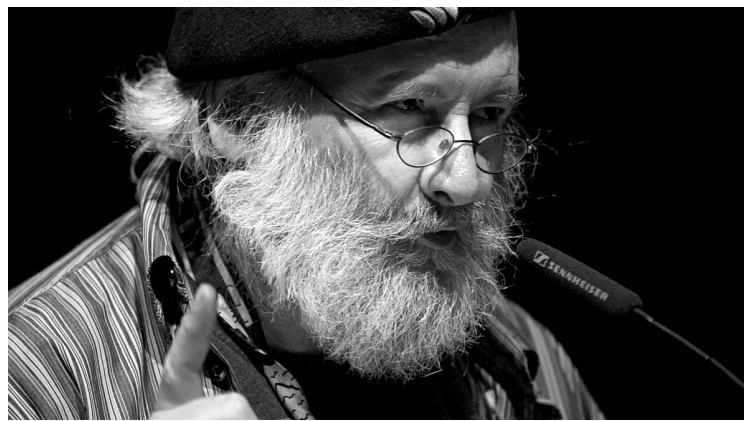
LA TENTATION DU SUICIDE POLITIQUE DES QUÉBÉCOIS

Roger Payette et Jean-François Payette

Préface de Pierre Drouilly

Fides

Montréal, 2013, 280 pages



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Le dernier ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu est criant de franchise.

Le printemps érable de VLB

MICHEL LAPIERRE

Ce ne sont pas tant les idées politiques tranchées de Victor-Lévy Beaulieu qui font le charme de son essai *Désobéissez!* que la franchise autobiographique de l'écrivain replongeant dans ses lectures de jeunesse, comme dans le tréfonds de soi-même. Ainsi, l'artiste, le rêveur, le forcené participait intérieurement au printemps érable. Pour résumer son élan, il a choisi le mot merveilleux d'Hugo, l'un de ses dieux tutélaires : « Désobéir, c'est chercher. »

Le goût de Beaulieu pour la quête inlassable d'un sens nouveau à donner aux moindres choses, son interrogation perpétuelle, sa course éperdue vers le secret fugitif des origines pour mieux lutter contre la décadence du monde, on les sent, en particulier, lorsqu'il raconte sa découverte, vers 1960, de *Walden ou la vie dans les bois* (1854), de Henry David Thoreau. L'ermite anarchiste américain l'enchantait d'autant que celui-ci voit dans un bûcheron né chez nous, Alex Thérien, le type du sage naturel, sorti d'un peuple terre à terre.

La simplicité du travailleur manuel dépeint a, pour VLB, la fraîcheur du petit matin dans la solitude de la forêt. À cette heure seulement, comme le perçoit Thoreau, « se tient éveillée quelque partie de nous-mêmes, qui tout le reste du jour et de la nuit sommeille ». Ne plus croire au sublime de l'heure aurorale, c'est s'enfoncer dans une noirceur irrémédiable.

Voilà ce qu'ont fait les syndicats québécois dès qu'ils se sont embourgeoisés. En l'intégrant à ses souvenirs livresques d'adolescent — les pages de Thoreau et *La conquête du pain* (1892), d'un autre anarchiste, si différent, le Russe Pierre Kropotkine —, Beaulieu, de manière ingénue, universalise, enrichit sa critique du contre-pouvoir dénaturé des travailleurs et lui donne un caractère profond, intemporel.

On ne s'attarde plus à la férocité baroque de ses attaques contre les syndicalistes d'affaires qui, révèle la commission Charbonneau, pataugent avec les capitalistes et la mafia, « comme cochons dans la même auge ». On retient sa compréhension pénétrante de la pensée anticipatrice de Kropotkine. « Plus la réussite du syndicalisme serait grande, explique VLB, plus en souffriraient les travailleurs les plus démunis. »

Aux yeux de l'écrivain, pour qui le fonctionnement du monde doit être avant tout écologique, il faut s'élever contre la « Loi économique simpliste et destructrice » parce qu'elle ne se fonde que sur la production et la consommation, « donc le gaspillage ». À 19 ans, la poliomyélite et la lecture de Gandhi, artisan de la révolution non violente, poussent VLB à s'imposer « un sévère régime naturaliste » et à parfaire sa conscience québécoise.

Il rappelle son projet, indissociablement politique et littéraire, d'un Québec indépendant et progressiste. « On peut écrire l'œuvre la plus universelle qui soit, quel intérêt si elle n'a aucun sens pour la collectivité dans laquelle on vit ? », demande-t-il aux nombreux tenants de l'angélisme artistique.

Selon Beaulieu, l'individualisme des chartes des droits et libertés s'affirme « au détriment du devoir-vivre collectif », l'embourgeoisement du PQ et son obsession du déficit zéro en font le fossoyeur de l'indépendantisme et le « complice du patronat » en trahissant la majorité. Parvenir « à la beauté plutôt qu'à notre autodestruction », voilà le sens du cri de l'artiste militant et la définition non violente, aurorale du verbe désobéir.

Collaborateur
Le Devoir

DÉSObÉISSEZ!
Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2013,
192 pages

Le bouddhisme est-il politique ?

GEORGES LEROUX

L'histoire du bouddhisme demeure souvent muette sur les conséquences sociales et politiques de sa doctrine. L'image traditionnelle d'une spiritualité du détachement est en général associée à une indifférence aux affaires du monde et elle a été renforcée par les versions californiennes, concentrées sur le bien-être personnel et l'art de vivre. S'il est vrai que la sérénité demeure l'idéal classique du bouddhisme religieux, cette préséance ne doit pas faire oublier l'importance de la doctrine de la compassion. Dans un essai récent, le grand spécialiste français Eric Rommeluère, lui-même enseignant bouddhiste, propose de redonner à cette vertu de la compassion toute la portée qu'une longue histoire doctrinale a fini par occulter.

Le bouddhisme peut-il apporter une réponse politique satisfaisante au défi de la violence et de la souffrance sociale ? Si le dharma, au cœur de la doctrine, vise d'abord l'élimination de l'angoisse existentielle par l'acceptation de la nudité de l'être, il embrasse aussi la délivrance de tous les membres de la société. Sur le long chemin qui mène à l'éveil, le disciple rencontrera très tôt les idéaux de la non-violence, qui trouvent leur origine dans la sagesse indienne. Quand on les retrouve chez des maîtres contemporains, comme Maha Ghosananda (1929-2007), considéré comme le Ghandi du Cambodge, on voit qu'une interprétation du bouddhisme limitée à la délivrance personnelle évite la doctrine politique de la non-violence. Cet enseignement est pourtant très présent dans les écrits canoniques du bouddhisme, et les exemples modernes, comme celui de ce moine engagé dans les camps de réfugiés cambodgiens après la prise du pouvoir par les Khmers rouges, nous montrent comment l'idéal d'engagement ne contredit en rien la recherche de l'éveil. Au contraire, les fameuses marches du dharma organisées en vue de la paix sont des exemples d'une pratique sociale de la compassion ouverte à tous les défis du présent.

Le bouddhisme engagé

La figure la plus connue de ce bouddhisme engagé est certainement Thich Nhat Hanh, un moine vietnamien contraint à l'exil durant la guerre du Vietnam. On peut lui attribuer la paternité de l'expression « bouddhisme engagé », dont il fit le leitmotiv de son combat pour la paix. Dans son essai, Rommeluère lui consacre des pages inspirées, rappelant la tragédie des réfugiés de la mer. Il passe également en re-



EMMANUEL DUNAND AGENCE FRANCE-PRESSE

Quand on retrouve les idéaux de la non-violence chez des maîtres comme feu Maha Ghosananda, on voit qu'une interprétation du bouddhisme limitée à la délivrance personnelle évite la doctrine politique qui lui est liée.

vue d'autres grandes figures de l'engagement, comme le réseau de la Sôka Gakkai et le Buddhist Peace Fellowship, ainsi que des écrivains héritiers des années de la *beat generation* comme le poète Gary Snyder ou le philosophe David Loy. Ces noms sont connus, mais on oublie souvent que leur réflexion trouve ses bases dans la doctrine traditionnelle de la compassion.

Un des aspects les plus visibles de ce bouddhisme engagé est certainement le lien vital avec la cause de l'écologie : pas seulement parce que la doctrine du monde naturel se trouve au fondement de l'un et l'autre, mais surtout parce que la solidarité nécessaire à la survie peut se nourrir d'un idéal de bienveillance que seul le bouddhisme peut soutenir fortement. Cela explique qu'il soit devenu au cours des dernières années la philosophie implicite de la majorité des penseurs écologistes. David Loy et Robert Aitken, mais aussi le Japonais Yamada Kôun, se présentent comme des critiques de l'avidité capitaliste et leur réflexion croise le bouddhisme sur ses préceptes les plus fondamentaux. Rommeluère insiste justement sur l'importance du livre de Loy, *Lack and Transcendence* (1996), une méditation sur l'illusion du manque.

On se tromperait cependant si on pensait que ces avancées politiques sont confinées aux représentants occidentaux de la tradition. On retrouve plusieurs figures similaires chez des penseurs orientaux, ignorés en Occident du seul fait qu'ils ne sont pas traduits. L'exemple de Buddhadasa bhikkhu (1906-1993), un moine thaïlandais auquel Rommeluère consacre un important chapitre, ne cesse d'impressionner : auteur du concept de socialisme dharmique, ce moine entreprend de réactuali-

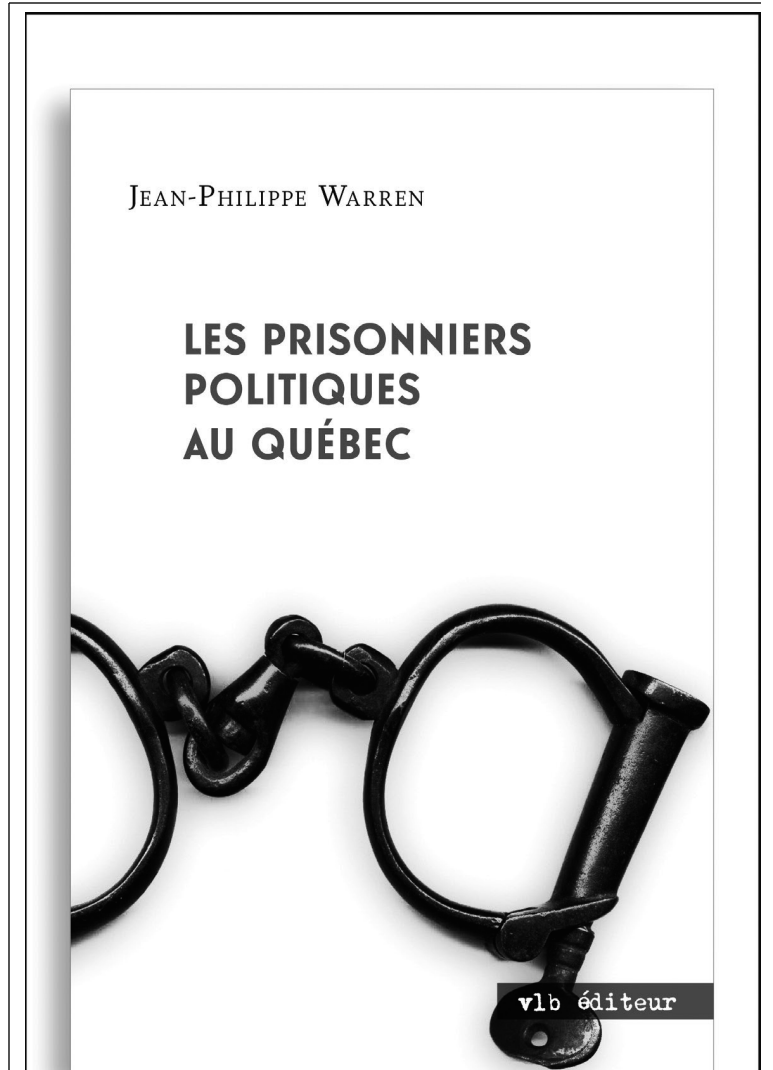
ment actifs dans la répression des revendications des Tamouls. On pense ici au célèbre Walpola Rahûla (1907-1997), partisan de cette répression.

Dans la dernière partie de son essai, Rommeluère revient sur les préceptes originels du bouddhisme et sur les défis actuels de leur interprétation. Le vivre-ensemble, le devoir de coopération, l'éthique du soin, tout cela trouve en effet dans le bouddhisme des fondements adaptés à notre temps. En lisant cet essai, on comprend que le bouddhisme existentialiste de la Californie est loin d'être le seul et que le bouddhisme engagé présente une richesse dont on ne saurait se passer.

Collaborateur
Le Devoir

LE BOUDDHISME ENGAGÉ

Eric Rommeluère
Éditions du Seuil, Paris, 2013,
181 pages



Violence politique et violence d'État